

ParuVendu

OJD N°131
Du jeudi 7 au
14 juin 2007

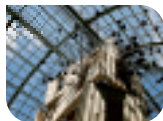
Édition
Paris
1^{ère} couronne

L'hebdo des **bons plans** et des **petites annonces**



BONS PLANS 4

Je ne perds pas
la forme !



EN CAPITALES 5

La Monumenta
d'Anselm Kiefer



EN SCÈNES 8

Hors forfait
au Rive Gauche



PLANS DE TABLE 10

24 heures avec
mon boucher



À L'AFFICHE 12

Écoute le temps
sortie le 6 juin

3.601
petites
annonces

Travailler
S'équiper
Se déplacer
S'évader
Habiter

Page 13

EXCLUSIF

STEWART COPELAND The Police, le retour gagnant

À l'occasion de la sortie d'un best of et de la reforme de The Police après un quart de siècle de silence radio, le batteur Stewart Copeland, mentor du groupe et instigateur de cet événement, nous a accordé une interview exceptionnelle lors de leur premier concert à Vancouver et avant leur passage à Paris au Stade de France les 29 et 30 septembre.

Gagnez 1000 places
pour le concert ultra privé de
Richard Bohringer
au Showcase !

Page 8

À la une

Stewart Copeland, c'est l'âme de The Police. Qui décide fin 1976 de tout lâcher pour créer sa propre formation punk/rock ? Lui. Qui décide que ce sera un trio, en hommage au Jimi Hendrix Experience, et qu'il s'appellera The Police, en raison de sa fascination pour un père fondateur de la CIA ? Encore lui ! Qui découvre Sting, alors chanteur de jazz, et à l'idée visionnaire de lui proposer de jouer du punk et de rejoindre sa formation ? Toujours lui. Véritable mentor du groupe, Stewart Copeland, virtuose de la batterie, a mené le groupe à la baguette au propre comme au figuré, du moins dans les premières années, les plus difficiles mais les plus décisives aussi. Il faisait tout, manager, attaché de presse, designer, promoteur, tagueur, maison de disque...

Puis, il y eut la prise de pouvoir de Sting, imposée par la qualité indéniable de ses compositions et par son charisme naturel. La rivalité qui en découla donna lieu à des batailles permanentes et à une saine compétition qui permit de donner naissance à une discographie époustouflante. Mais jouer à chien (Stewart) et chat (Sting) pendant 7 ans peut finir par être lassant. Le mariage de raison touche à sa fin en 1984 et Sting, effrayé à l'idée de replonger dans cette relation amour/haine, prend la poudre d'escampette pendant presque un quart de siècle, malgré les relances et pressions venues de toute part.

Fin stratège, Stewart Copeland, grâce à son film récent sur le groupe, est le principal initiateur du retour réussi de The Police, dont tout le monde parle ces temps-ci. Rencontre exclusive avant le premier concert à Vancouver.

* Gert-Peter BRUCH est l'auteur de notre envoi spécial à Vancouver

Gert-Peter BRUCH *

* Gert-Peter BRUCH est l'auteur du livre "The Police : Set Them 3", à paraître aux éditions Tournon en septembre.



EXCLUSIF

THE POLICE LES 29 ET 30 SEPTEMBRE AU STADE DE FRANCE
BEST OF "THE POLICE" SORTIE LE 11 JUIN - POLYDOR

Stewart Copeland

Votre tournée mondiale 2007, la première depuis 23 ans, marque le trentième anniversaire du groupe. Les souvenirs de la façon dont tout a commencé ?

C'était à l'automne 1976, je me trouvais à Newcastle, une ville du nord de l'Angleterre, une ville du monde de rock-progressif Curved Air, dont je faisais alors partie depuis deux ans. Après le concert, un journaliste local nous a proposé de nous conduire au concert de Last Exit, un groupe du coin, qu'il appréciait tout particulièrement. Nous y sommes donc allés mais les conditions de ce concert étaient déplorables. Initialement programmé dans le théâtre de l'université de Newcastle, le groupe avait dû se rabattre dans une salle de cours sans éclairage. Quelqu'un a ramené des lampes de bureau afin que le public puisse voir quelque chose ! Quant à Last Exit, c'était une sorte de groupe de jazz assez ennuyeux, jouant des titres à rallonge de quinze minutes chacun, mais j'ai tout de suite remarqué leur basse. Il avait quelque chose de vraiment spécial, son aura rayonnait dans la pièce et les filles semblaient magnétisées par ce type au visage juvénile. Et son jeu de basse...

Il avait une technique impressionnante et un jeu très développé. Je me suis dit "ouah, quelle énergie !" À cette époque, je brignais déjà sur la scène punk et j'ai été immédiatement conquis par son énergie sauvage. Dans le van qui nous ramena vers Londres, le lendemain, je me rappelle que les musiciens de Curved Air s'évertuaient à critiquer les performances de Last Exit et tout particulièrement celle de son chanteur/bassiste. Les musiciens sont très jaloux, surtout lorsqu'ils rencontrent quelqu'un qui les surpasse. Cela m'a mis la puce à l'oreille. Quelques temps plus tard, lorsque l'idée de fonder mon propre groupe s'est précisée, j'ai répondu à ce bassiste de Newcastle, me souvenant qu'il avait l'avantage d'être également chanteur. S'il acceptait de rejoindre ma formation, il ne me restait plus alors qu'à trouver un guitariste. J'ai donc rappelé Phil Sutcliffe, le journaliste à l'origine de notre rencontre, mais il a refusé de me communiquer son numéro. Avant au vent de mes projets, il ne voulait pas risquer, de par mon fait, la dissolution d'un groupe qu'il

appréciait tant. Malgré son refus, je me suis entêté (je suis plutôt du genre obstiné) et lorsque j'ai tenté de le rappeler pour le convaincre, je suis tombé sur son amie qui, elle, n'étant pas dans la confiance, m'a donné le numéro sans hésiter. C'est ainsi que j'ai pu rappeler Sting, car c'était bien de lui dont il s'agissait.

Bien plus tard, nous avons reparlé de cette anecdote avec Phil Sutcliffe car nous sommes restés en contact. Cela nous a donné l'occasion d'une franche rigolade.

“ J'adorais cette période car tout se faisait de façon spontanée. Tout était simple ”

Qu'as-tu dit à Sting lors de ce premier coup de fil ?

D'emblée, je lui ai dit : "voilà, je t'appelle de Londres et je tiens à ce que tu saches que cette conversation ne concerne pas ton groupe, mais toi seul. Il y a-t-il le moindre chance pour que tu montes à Londres pour faire le grand saut ?" Je me rappelle très clairement de ce qu'il m'a répondu alors : "continue..." Je lui ai donc sorti mon baratin, lui expliquant mon désir de quitter "Curved Air", groupe relativement conquis par son énergie sauvage. Dans le van qui nous ramena vers Londres, le lendemain, je me rappelle que les musiciens de Curved Air s'évertuaient à critiquer les performances de Last Exit et tout particulièrement celle de son chanteur/bassiste. Les musiciens sont très jaloux, surtout lorsqu'ils rencontrent quelqu'un qui les surpasse. Cela m'a mis la puce à l'oreille. Quelques temps plus tard, lorsque l'idée de fonder mon propre groupe s'est précisée, j'ai répondu à ce bassiste de Newcastle, me souvenant qu'il avait l'avantage d'être également chanteur. S'il acceptait de rejoindre ma formation, il ne me restait plus alors qu'à trouver un guitariste. J'ai donc rappelé Phil Sutcliffe, le journaliste à l'origine de notre rencontre, mais il a refusé de me communiquer son numéro. Avant au vent de mes projets, il ne voulait pas risquer, de par mon fait, la dissolution d'un groupe qu'il

Londres était une étape décisive pour tout groupe souhaitant réussir à percer. Etais-tu la seule connexion de Sting dans la capitale ?
Non, Sting connaissait aussi Carol Wilson et son compagnon Mike Howlett (bassiste de Gong), qui, plus tard, nous a permis de rencontrer

Andy Summers, notre guitariste.

Sting adore raconter que la première fois qu'il a mis les pieds à Londres, Carol Wilson qui dirigeait la section punk, elle était très maline. Cela ne lui coûtait pas grand-chose, je crois qu'elle a dû donner à Sting près de 150 livres sterling... Ils se sont d'ailleurs retrouvés au tribunal par la suite.

Evidemment, Sting ne s'est pas rendu compte que je squattais et l'endroit l'a fortement impressionné, même s'il n'en a rien laissé paraître. Il pensait que j'avais déjà réussi. Nous en avons pas mal reparlé lorsqu'il a vu la réalité de la situation. En tout cas, cette méprise a été décisive, car Sting était persuadé que mes connexions lui seraient utiles. Ce n'est pas le style de musique que je lui proposais, du punk, qui l'intéressait, car il en détestait profondément ce qu'il en avait entendu. Pour lui qui n'aimait alors que le jazz, le punk symbolisait l'antichrist ! Alors, je l'ai convaincu de me suivre dans les clubs punks de l'époque, le Roxy, le Vortex, le Hope & Anchor et il s'est mis à apprécier l'énergie de ces groupes, la puissance qui se dégageait de leur musique et l'hygiène qui les suscitait dans le public. Il a compris qu'il se passait quelque chose. Lui-même s'était déjà heurté aux portes closes de l'industrie musicale à plusieurs occasions et il commençait à s'entourer, tout comme moi, l'ouverture que confirait cette nouvelle tendance. Certes, c'était pour lui un univers étranger et sauvage mais il réalisait que tout pouvait arriver car le punk était avide de nouvelles têtes. Voilà pourquoi Sting m'a suivi puis m'est resté fidèle car soyons honnête, il n'a pas fait pour la qualité du répertoire que je lui proposais. Bien qu'il ait accepté de les jouer, les chansons que j'avais écrites pour constituer le répertoire original de The Police n'étaient vraiment pas géniales.

Il parlait qu'avant de recruter Sting, lu as failli tenter l'aventure avec d'autres musiciens, c'est vrai ?

En effet, cette anecdote est peu connue. Ne réussissant pas à obtenir les coordonnées de Sting, j'étais entré en contact avec un groupe récemment formé, The Rockets. Je me souviens qu'ils avaient déjà quelques chansons et possédaient leur propre matériel de scène ainsi qu'une fourgonnette. Ils n'avaient pas encore trouvé de direction alors lorsque je leur ai proposé mon concept ils ont été emballés. Ils m'ont dit "cool, on va changer notre nom pour s'appeler The Police". C'était des musiciens corrects, ni plus ni moins, et j'étais sur le point de les rejoindre lorsque je me suis dit que j'allais encore essayer de trouver les coordonnées de ce fameux Sting. Après notre conversation, j'ai donc proposé ma décision de rejoindre les Rockets jusqu'à notre rencontre prochaine.

Parles-moi de cette fameuse rencontre. C'était il y a exactement trente ans...

Le jeudi en question, Sting est arrivé. À cette époque, je vivais dans un superbe duplex, situé dans Mayfair, un quartier huppé de Londres. C'était en fait un squat de luxe (cf : l'autobiographie de Sting, "Broken Music"). Dans l'une des grandes pièces, à l'étage, j'avais aménagé une salle de répétition avec ma batterie, des instruments divers et des amplis que l'on m'avait prêtés.



Ces débuts peu connus t'ont-ils laissé de bons souvenirs ?

J'adorais cette période car tout se faisait de façon spontanée. Tout était si simple alors, il n'y avait pas d'intermédiaires. Je desiais moi-même nos cachets et nos dates avec les organisateurs. On faisait tout nous-même. Pour le premier 45 tours de The Police ("Fall Out"), par exemple, j'ai emprunté de quoi en produire 2.000 exemplaires à un ami, Paul Mulligan, et je suis moi-même allé porter l'acétate à l'imprimerie que j'avais créé à l'imprimeur. C'est d'ailleurs assez drôle car j'ai appris par la suite que les pochettes s'imprimaient en fait avant et qu'il fallait les amener à l'usine avec l'acétate afin qu'ils y soient conditionnés sur place. Ne le sachant pas, nous nous sommes retrouvés Sting, Henry et moi à sortir nous-mêmes les 2.000 exemplaires de "Fall Out" de leur enveloppe blanche avant de les glisser dans leur pochette définitive, à peine sortie de l'imprimerie. Au final, nous en avons vendu 10.000. Ceux que nous avons mis en pochette se reconnaissent par quelques détails et valent plus chers que les autres éditions. Les écouter était chose facile. Je contactais les magasins depuis le bureau de mon frère Miles et ils paraient comme des petits pains. J'en proposais une dizaine, par exemple, et on me répondait "non, envoyez-m'en un carton". Les postes achetés ne m'importaient pas, car on en vendait pas dans les concerts, les gens ne venaient pas pour cela mais juste pour se défouler.

Quand as-tu réalisé que le groupe allait devenir énorme ?

Cela a pris bien du temps et à la fin beaucoup d'étapes. Nous avons gravi les échelons un à un. À chaque fois que nous atteignons celui du dessus, nous avons l'impression d'être tout en haut. Lorsque nous avons fait notre premier samedi au Marquee en tête d'affiche, en 1977, nous avons l'impression d'avoir décroché la lune. Nous nous sommes maintenus sur ce niveau pendant quelques mois, mais nous avons progressé sans cesse et c'est ce que nous faisons pourtant. Avec cette philosophie, nous nous prenons déjà pour les maîtres du monde alors que nous n'étoions rien.

Nous venons d'évoquer vos débuts, quelques mois maintenant sur l'après The Police. Les occasions de vous voir ensemble ont été plutôt rares après votre séparation. Avant cette tournée triomphale, vous avez par exemple joué trois titres lors de l'édition 2003 du Rock N'Roll Hall Of Fame, un bon souvenir ?

Oui, sauf que toute cette pseudo cérémonie d'introitisation ne vaut pas un clou à mes yeux. Ce genre de titre honorifique bidon me passe complètement au dessus de la tête. Heureusement, Sting avait besoin d'un autre trophée pour sa cheminée et il voulait y participer. J'ai donc sauté sur l'occasion et j'ai beaucoup apprécié de réitérer partie de mon achat que c'était labellisé punk. Par contre, on en vendait pas dans les concerts, les gens ne venaient pas pour cela mais juste pour se défouler.

The Police, opération Vancouver

4 MARS 1984, MELBOURNE, AUSTRALIE.

The Police, conduit en apothéose le *Synchronicity Tour*. À ce moment, après cinq albums et sept années passées sur les routes, la popularité du trio n'est pas loin de rappeler celle des Beatles. C'est pourtant cette date précise que choisissent les trois musiciens pour se séparer, sous le prétexte très diplomatique de l'année sabbatique. La pause va durer près d'un quart de siècle...

Dimanche 27 mai 2007, date à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire du rock. C'est le jour J. Dans quelques heures, 4.000 privilégiés vont pouvoir vivre un moment dont nul n'aurait osé rêver il y a quelques mois à peine : la résurrection de la légende est prévue pour ce soir. Après plus de 23 ans d'absence totale, The Police, incarné dans un no man's land pendant tout ce temps, s'offre une luxueuse permission de sortie. Vancouver devient, dès maintenant, "un des hauts lieux de la saga et particulièrement le General Motors Place, une sorte de bunker géant implanté au bord d'un lac, non loin du chantier des futurs J.O. d'hiver.

participant avait droit à un invité et moi qui voulais emmener mes enfants (Stewart en a 7), car ils n'avaient jamais pu voir The Police. J'ai dû payer 2.500 dollars par personne supplémentaire. J'aurais préféré mille fois reformer The Police au café du coin mais comme c'était la seule occasion de jouer avec Sting depuis des années, je n'allais pas faire le difficile.

C'était alors vos premières retrouvailles depuis 17 ans... Il ne semblait pas que le mariage de Sting remonte à aussi loin.

Ah oui, je n'avais pas compté cette apparition surprise... C'était un super concert !

Vraiment ? Non, je plaisantais. Nous n'avons joué que trois chansons et nous étions complètement ivres !

Vous allez repartir avec eux pour une tournée mondiale très attendue. Parlez-moi de Sting et Andy Summers. Quels musiciens sont-ils ?

“ Dès que je l'entend à la basse, je n'ai qu'une envie, me jeter sur mon instrument. ”



12H15. Les fans sont déjà dans la file d'attente pour récupérer les billets du concert. Ils sont venus de tout : Paris, Barcelone, Montréal, New-York, Tokyo... et Dortmund, comme Diemar. Le fan ultime, sollicité par Stewart Copeland lui-même lors de la préparation de son film *Everyone Stares*. Combé de l'ironie, il exerce dans la vie la fonction de policier !

Passé 18 heures, les portes s'ouvrent enfin. Jean-Sébastien et Bruno, de Montréal, ont la chance suprême d'avoir leurs places au premier rang : "Nous attendons le retour de The Police depuis si longtemps que nous n'avons pas hésité une seconde. Nous n'imaginons pas pouvoir être déjà". Quant à Benjamin Vincent, journaliste à Europe 1, il tenait tellement à être là qu'il a payé ses billets pour les trois concerts de Vancouver de sa propre poche. Tous, découvrant la scène, dépouillés à l'extrême. Dominant l'estrade de tout sa splendeur, la batterie du légendaire Stewart Copeland, probablement le plus attendu de tous, attire tous les regards. **Ma montre affiche 19h40**, Soudain, sans coup férir, les lumières faiblissent et ils sont là, sans

Sting a un jour déclaré à la presse qu'il n'était pas un vrai bassiste. Je me suis dit : "putain, mais qu'est ce qu'il raconte ?". J'ai joué avec Stanley Clarke et Les Claypool qui sont des bassistes incroyables, je joue avec les plus réputés en permanence. Ok, certains peuvent jouer plus vite mais il est sans conteste le meilleur bassiste avec lequel j'ai jamais joué. Pas à cause de sa technique mais en raison du feeling avec lequel il joue et des domaines qu'il explore, de ressentir sans doute également parce que nous avons "grand" ensemble, nous avons trouvé nos marques et notre grille en travaillant ensemble. Dès que je l'entend à la basse, je n'ai qu'une envie, me jeter sur mon instrument. Son jeu me parait. Quand à Andy, il est très technique mais sait aussi créer de belles harmonies sur notre groupe. Le groove c'est bien, mais cela ne fait pas tout donc Andy nous complète bien. Il est probablement le plus sophistiqué des trois, celui qui a le plus étudié son instrument.



Rockcollection !

Gilles Médioni, critique musical et grand reporter culture à L'Express, présente et raconte les parcours des groupes qui ont dessiné la géographie du rock hexagonal, des fondations du genre avec la sortie du premier album de Téléphone (1977) jusqu'aux nombreux embranchements actuels. Trois décennies ont, en effet, passé depuis les premières secousses électriques made in France et ce fameux complexe qui taraudait les musiciens haxe-gonaux par rapport à leurs cousins anglo-saxons. L'occasion de se rendre compte au travers de cet ouvrage que le rock français a su forger une respectabilité face au rock anglophone avec une vraie singularité, identité et richesse créative. Ce kaléidoscope de groupes de rock permet de mesurer à quel point le rock français a su évoluer et de voir fait plier quelques certitudes anciennes en démontrant surtout que la langue française possédait assez de reliefs pour que les paroles du rock ne tournent plus toujours autour des mêmes platitudes.

Un rock qui peut s'inspirer du meilleur de la chanson à texte, élargir son imaginaire, voire raffermir sa langue allant parfois jusqu'à combiner des énergies punk avec de l'argot ou de la chanson populaire des faubourgs et même s'ouvrir sur le monde, en particulier sur les musiques sud-américaines (la Mano Negra). Bref, longtemps dominé par quelques emblèmes, on se rend compte que le rock français est désormais multiple, plus riche chaque année de nouvelles têtes, de nouveaux labels et de nouveaux albums, formant un terreau créatif. Mais surtout et c'est là que réside tout le sel de ce livre, il nous permet de voir l'évolution des mentalités dans l'Hexagone autour de cette musique, montrant comment certaines grandes villes françaises sont devenues des bastions du genre et comment le rock français s'est immiscé dans la BD, le cinéma, la littérature, la pub et la société de consommation pour conquérir notre quotidien.

De Trust et son tube, Antisocial, scandé le poing levé au rock littéraire et expressionniste made in Rennes du Marquis de Sade en passant par le duo novateur et excentrique de Marcia Baila, les Rita Mitsouko, aux Bérurier noir, porte-drapeaux du rock alternatif à la chanson rock réaliste, poétique et engagée des Têtes Raïdes, c'est à une ballade parmi trois décennies de groupes de rock français avec un parti pris certes subjectif mais des paramètres par contre objectifs (rôles artistiques, militantes, esthétiques, sociologiques et identitaires joués par ces groupes) que nous confie Gilles Médioni en tant que talent et pédagogue.

30 ans de rock français de Gilles Médioni
Éditeur : L'Archipel.

✉ Dominique PARRAVANO

➤ www.gertonline.com